



HAL
open science

“ L’Auto dans la tourmente de Berlin. Réception des Jeux nazis et dispositifs de couverture des grands événements dans la presse sportive française en 1936 ”

Karen Bretin-Maffiuletti

► **To cite this version:**

Karen Bretin-Maffiuletti. “ L’Auto dans la tourmente de Berlin. Réception des Jeux nazis et dispositifs de couverture des grands événements dans la presse sportive française en 1936 ”. Benoît Caritey (dir.), La Fabrique de l’information sportive. L’Auto (1900-1944), EPURE, pp.269-296, 2020, “ Sport, acteurs & représentations ”, 978-2-37496-1026. hal-04137442

HAL Id: hal-04137442

<https://u-bourgogne.hal.science/hal-04137442>

Submitted on 22 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License

Document extrait de *La fabrique de l'information sportive : L'Auto (1900-1944)*, publié sous la direction de Benoît Caritey dans la collection « Sport, acteurs, représentations » dirigée par Tony Froissart

Ouvrage publié avec le soutien du LIR3S (anciennement Centre Georges-Chevrier, UMR 7366 CNRS-uB), de l'IREDU (Institut de Recherche sur l'Éducation, EA 7318) et de l'Institut universitaire de France.

Crédits de couverture : *L'« Auto » : façade de la maison (intérieur de la cour)*, photographie de presse, Agence Meurisse, 1920, Bibliothèque nationale de France. Conception graphique et mise en page : Éditions et presses universitaires de Reims

ISBN papier : 978-2-37496-102-6

ISBN électronique : 978-2-37496-117-0

ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims, 2020

Bibliothèque Robert de Sorbon

Avenue François-Mauriac / CS40019 / 51 726 Reims Cedex

www.univ-reims.fr/epure

Diffusion FMSH – CID

18-20 rue Robert-Schuman / 94 220 Charenton-le-Pont

www.lcdpu.fr/editeurs/reims

Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons* attribution / pas d'utilisation commerciale / pas de modification 4.0 international.



L'Auto dans la tourmente de Berlin

Réception des Jeux nazis et dispositifs de couverture des grands événements dans la presse sportive française en 1936

Karen Bretin-Maffiuletti

Du 1^{er} au 16 août 1936, l'Allemagne accueille les XI^e Jeux olympiques à Berlin, capitale du Troisième Reich. L'événement est la preuve la plus stupéfiante, pour les premiers historiens qui s'y confrontent, et aujourd'hui encore la plus éclatante qui soit, au point d'en devenir le symbole, des liens entre sport et politique. Pour ces raisons, les Jeux olympiques de 1936 ont suscité une importante production scientifique¹.

L'historiographie évoque notamment la désignation en 1931 de la ville de Berlin pour l'organisation des Jeux et la manière dont Hitler, aidé en cela par sa garde rapprochée, comprend rapidement après son accession au pouvoir le potentiel de propagande que renferme la manifestation. Les dispositifs de propagande interne et externe particulièrement élaborés mis en œuvre avant et pendant la quinzaine olympique, qui font des Jeux à la fois un outil supplémentaire d'embrigadement du

1. Il est impossible de citer ici l'ensemble des écrits relatifs aux Jeux de Berlin. Les travaux de Daphné Bolz demeurent néanmoins une source précieuse pour des indications bibliographiques sur des publications en français, allemand, anglais et italien (Bolz Daphné, *Les arènes totalitaires : Hitler, Mussolini et les jeux du Stade*, Paris, CNRS, 2007).

peuple allemand et un moyen de contrôle de l'opinion internationale, sont détaillés². De même, les chercheurs décrivent les réactions et prises de position du Comité international olympique et de la communauté internationale qui prennent peu à peu conscience, depuis l'accès d'Hitler à la Chancellerie en janvier 1933 jusqu'au vote et à la mise en œuvre des lois de Nuremberg en 1935 et 1936, des événements politiques qui touchent le Reich et de la charge idéologique qui vient frapper les Jeux olympiques³. Enfin, l'ampleur inédite de la manifestation⁴, le gigantisme des installations⁵, l'importance des sommes d'argent engagées, le grand nombre et le faste des cérémonies et rituels qui s'ajoutent au programme des compétitions⁶ sont soulignés par la plupart des historiens⁷.

La presse, comme acteur essentiel de l'événement, est également présente dans les publications. Elle est décrite comme l'une des raisons d'être de la propagande hitlérienne, et certainement sa première cible : c'est parce que l'on attend une foule de journalistes que la manifestation olympique est porteuse de tant d'enjeux idéologiques⁸. Prolongeant l'inflation amorcée à l'occasion de la Coupe du monde de football de 1934

2. Parmi d'autres, on peut citer, outre le livre de Daphné Bolz, Charpiot Rolland, « Les XI^{es} Jeux olympiques et le Troisième Reich. Un mariage politiquement incorrect », in Milza Pierre, Jéquier François et Tétart Philippe (dir.), *Le pouvoir des anneaux. Les Jeux olympiques à la lumière de la politique, 1896-2004*, Paris, Vuibert, 2004 ; Schmidt Josef, « Événement fasciste et spectacle mondial : les Jeux olympiques de Berlin en 1936 », in Robin Régine (dir.), *Masses et culture de masse dans les années trente*, Paris, Éditions Ouvrières, 1991.
3. Parmi d'autres, Guttman Allen, « Les «Jeux olympiques nazis» et le boycott américain. Controverse », in Arnaud Pierre et Riordan James (dir.), *Sport et relations internationales (1900-1941)*, Paris, L'Harmattan, 1998.
4. Les Jeux de Berlin réunissent 4 800 athlètes contre 1 300 à Los Angeles en 1932 et 3 000 à Paris en 1924 (précédent record).
5. Entre autres, le *Reichsportsfeld*, monumentale arène qui doit constituer le symbole le plus puissant de la supériorité du régime.
6. Les Jeux de Berlin apparaissent aujourd'hui comme les premiers Jeux d'une nouvelle ère, ayant fixé un protocole peu modifié depuis : lâcher de pigeons durant la cérémonie d'ouverture, transport de la flamme olympique depuis la Grèce par un relais de coureurs, défilés massifs, mise en œuvre d'innovations technologiques de toutes sortes.
7. Parmi d'autres : Bolz Daphné, « "Foro Mussolini", "Reichsportsfeld", deux outils de mobilisation des masses dans l'Entre-deux-guerres » in Loudcher Jean-François, Vivier Christian, Dietschy Paul et Renaud Jean-Nicolas, *Sport et idéologie*, Besançon, BURS, 2004 ; Brohm Jean-Marie, *Jeux olympiques à Berlin*, Bruxelles, Complexe, 1983.
8. Voir notamment Bolz Daphné, « La mise en scène sportive de l'Italie fasciste et de l'Allemagne nazie : la Coupe du monde de football (1934) et les Jeux olympiques de Berlin (1936) », in Gounot André, Jallat Denis et Caritey Benoît (dir.), *Les politiques au stade. Étude comparée des manifestations sportives du XIX^e au XXI^e siècle*, Rennes, PUR, 2007.

en Italie⁹, les journalistes sont en effet beaucoup plus nombreux à Berlin qu'ils ne l'étaient pour les précédentes éditions des Jeux, à Paris comme à Los Angeles¹⁰. La presse est aussi identifiée par les auteurs comme l'un des principaux relais, en amont, des mouvements de boycott ou de défense de la manifestation¹¹. En revanche, il faut souligner la faiblesse du nombre de recherches consacrées aux discours tenus par les journalistes durant la quinzaine olympique elle-même, dans le temps précis de l'Événement¹². Quelques productions témoignent, certes, de la représentation des Jeux de Berlin dans les presses étrangères, en Suisse et, surtout, en Italie¹³. Pour le cas français en revanche, et notamment pour ce qui concerne *L'Auto*, ténor de la presse française spécialisée du premier vingtième siècle, les travaux de chercheurs font globalement défaut. On sait que le journal – qui se veut apolitique et qui fonde depuis toujours sa ligne éditoriale sur l'idée de neutralité du sport – s'affiche avant l'été 1936 parmi les plus ardents défenseurs des épreuves de Berlin. En revanche, la teneur des discours du quotidien durant les Jeux est au

-
9. Chisari Fabio, « “Une organisation parfaite” : la Coupe du monde de football 1934 selon la presse européenne », in Gastaut Yvan et Mourlane Stéphane (dir.), *Le football dans nos sociétés, une culture populaire (1914-1998)*, Paris, Autrement, 2006.
 10. 1 500 journalistes sont présents à Berlin, contre 800 à Los Angeles.
 11. Pour le cas des États-Unis, voir notamment les travaux d'Allen Guttman (Guttman Allen, « Les “Jeux olympiques nazis” et le boycott américain. Controverse », art. cit.). Pour le cas de la Suisse, on peut lire Christian Favre (Favre Christian, « Quand le sport descend dans l'arène parlementaire. La Suisse face aux Jeux de Berlin », in Milza Pierre, Jéquier François et Tétart Philippe (dir.), *Le pouvoir des anneaux... , op. cit.*). À propos de la France, Pierre Arnaud évoque la position de *L'Auto*, favorable à la manifestation (Arnaud Pierre, « Le sport français face aux régimes autoritaires (1919-1939) », in Arnaud Pierre et Riordan James (dir.), *Sport et relations internationales... , op. cit.*), André Gounot celle de *L'Humanité* qui fustige à l'inverse les Jeux de Berlin (Gounot André, « L'Olympiade populaire de Barcelone 1936, entre nationalisme catalan, “esprit olympique” et internationalisme prolétarien », in Gounot André, Jallat Denis et Caritey Benoît (dir.), *Les politiques au stade... , op. cit.*). Jean-Marie Brohm évoque encore les positions discordantes de *L'Humanité* et du *Figaro* (Brohm Jean-Marie, *Jeux olympiques à Berlin, op. cit.*).
 12. Au sens de Pierre Nora (Nora Pierre, « Le retour de l'événement », in Le Goff Jacques et Nora Pierre (dir.), *Faire de l'Histoire, tome 1 : Nouveaux Problèmes*, Paris, Gallimard, 1974).
 13. En Italie, les Jeux de Berlin sont perçus par le pouvoir fasciste comme l'occasion de valoriser l'Allemagne nazie aux yeux de l'opinion publique italienne. *La Gazzetta dello sport*, quotidien sportif fondé en 1896, joue pleinement ce rôle de propagandiste du III^e Reich (Charbonnier Grégory et Terret Thierry, « Les Jeux olympiques de Berlin 1936 et la diplomatie italienne », in Loudcher Jean-François, Vivier Christian, Dietschy Paul et Renaud Jean-Nicolas (dir.), *Sport et idéologie, op. cit.*).

mieux méconnue, au pire faussée dans l'esprit de qui s'intéresse à cette question.

Évoquée parfois, mais rarement détaillée¹⁴, la représentation des Jeux de 1936 dans *L'Auto* est en effet souvent caricaturée sous la forme d'une volte-face critique, prenant à contre-pied les discours partisans de l'avant Jeux. « Les Jeux défigurés », voilà ce que l'on retient tout à la fois des Jeux de Berlin et de leur réception dans la presse sportive française. Le titre de l'article de Jacques Goddet¹⁵, publié au lendemain de la cérémonie de clôture, n'a de cesse de revenir. Dans les ouvrages de vulgarisation, dans les anthologies du journal *L'Équipe*¹⁶, et jusque dans les discours de la sociologie critique du sport¹⁷, les journalistes, comme les chercheurs, l'exhument à tout moment. Au final, cette tribune publiée le 17 août 1936, qui propose effectivement une critique radicale et parfaitement lucide des Jeux olympiques de Berlin, s'impose dans les esprits comme significative des discours tenus par le quotidien à propos des « Jeux nazis¹⁸ ».

De telles conclusions reposent toutefois sur un texte qui s'inscrit en un temps bien précis, à la charnière du « pendant » et de « l'après » Jeux olympiques, quand certains chercheurs – comme Timothée Jobert – ont bien démontré la spécificité des discours de presse correspondant au temps de l'épreuve lui-même¹⁹. Surtout, et plus généralement, on peut

14. Seuls les journalistes Fabrice Abgrall et François Thomazeau y consacrent semble-t-il une analyse spécifique (Abgrall Fabrice et Thomazeau François, 1936, *la France à l'épreuve des Jeux olympiques de Berlin*, Paris, Alvik, 2006).

15. Alors rédacteur en chef du quotidien.

16. Gérard Schaller (éd.), *L'Équipe, Les Jeux olympiques, d'Athènes à Athènes, 1896-2004*, Paris, Calmann-Lévy, 2003. Les premières lignes du chapitre de ce volume consacré aux XI^e Jeux affirment : « Les envoyés spéciaux de la presse française ne sont pas dupes. "Les Jeux défigurés", titre Jacques Goddet ».

17. Brohm Jean-Marie, *op. cit.*

18. L'expression est couramment mobilisée par les auteurs. Voir par exemple : Guttman Allen, « Les "Jeux olympiques nazis" et le boycott américain. Controverse », art. cit. Par ailleurs, dès l'été 1936, une lecture orientée du contenu de *L'Auto* se dessine, notamment (et c'est un comble !) dans les colonnes de *L'Humanité*, qui cite les commentaires critiques de *L'Auto* et exacerbe ainsi la dimension polémique du discours du journal dominant, pour servir sa propre position de remise en cause de la manifestation de 1936 (voir notamment *L'Humanité* du 4 août 1936 et du 18 août 1936).

19. Timothée Jobert, auteur d'une étude approfondie d'un événement sportif presque contemporain des Jeux de Berlin, souligne cette particularité, dans la presse sportive de l'entre-deux-guerres, du temps de l'événement. Il démontre que le discours des envoyés spéciaux produit une rupture avec les commentaires publiés en amont et en aval des épreuves et observe que *L'Auto* repousse aux confins de l'événement sportif les réflexions « de fond » (Jobert Timothée, « L'ambassadeur de Harlem et

imaginer que la réalité des discours de *L'Auto* sur Berlin est plus complexe, plus contrastée, plus ambivalente, simplement parce que ces Jeux, dans leur forme et les modalités de leur déroulement, doivent bousculer le titre, le faire vaciller sur ses positions, et – pour le dire simplement – mettre ses journalistes dans l'embarras. Dès lors, on perçoit la nécessité d'approfondir l'analyse des articles publiés au cours de la manifestation en lui donnant un caractère systématique, dépassant le relevé de quelque « phrase choc », à la portée certaine, mais néanmoins portion congrue d'un discours sur les Jeux de Berlin dont on verra qu'il est en premier lieu caractérisé par son ampleur.

L'objet de ce chapitre est ainsi de présenter une étude du discours produit par *L'Auto* au cours des Jeux olympiques de Berlin, du 1^{er} au 17 août 1936²⁰. Celle-ci est fondée sur l'analyse de plus de deux cents articles de presse, qui constituent l'essentiel des textes publiés à propos des Jeux dans le quotidien²¹.

L'ambition est de cerner avec une certaine précision la réception des Jeux olympiques de Berlin dans le principal titre de la presse sportive française. Au-delà, la focale de l'événement, qui fournit un corpus d'articles « rassemblés » au plan temporel et permettant, même s'il est volumineux, une analyse approfondie, jusqu'au cœur des textes, donne l'occasion de décrire les dispositifs déjà élaborés que la presse nationale spécialisée est à même de développer pour couvrir, à la fin de l'entre-deux-guerres, les manifestations sportives de grande importance. On participe ainsi à une histoire des dispositifs médiatiques déployés à l'occasion des grands événements internationaux par la presse sportive nationale. Plus généralement, on éclaire à travers cette étude un moment essentiel de l'histoire du sport, par l'attention portée à une triade « spectacle sportif/enjeux politiques/médias de masse » emblématique de l'entre-deux-guerres. La période marque en effet un temps où le développement des pratiques et des compétitions internationales rend le phénomène sportif éminemment politique, dans un mouvement accentué par

le représentant d'Hitler au Yankee stadium de New York : l'identité française au carrefour de la nation et de la race », in Saint-Martin Jean et Terret Thierry (dir.), *Le sport français dans l'Entre-deux-guerres, regards croisés sur les influences étrangères*, Paris, L'Harmattan, 2000).

20. Le choix est fait d'inclure les textes rédigés le 16 août, au soir de la cérémonie de clôture de la manifestation, et publiés le lendemain.

21. Des compléments d'information sur la méthodologie sont insérés plus loin.

une médiatisation à la fois croissante et renouvelée dans ses techniques²². De ce point de vue, Berlin 1936 figure une sorte de paroxysme.

Informations sportives et prises de position : un discours à multiples facettes

Du 1^{er} au 17 août 1936, *L'Auto* publie plus de cinq cents articles, encadrés, photographies légendées et, bien qu'en nombre très restreint, dessins humoristiques consacrés à la manifestation berlinoise.

Au plan quantitatif, l'essentiel du discours sur les Jeux de 1936 est produit par une équipe de dix journalistes, présents à Berlin tout au long de la manifestation en qualité d'envoyés spéciaux (pour neuf d'entre eux²³) ou d'envoyé permanent (pour le dixième²⁴). Ces auteurs sont les plus prolifiques que compte le journal au sujet des Jeux, avec une production d'ensemble de deux cent quinze articles²⁵. Ces textes, qui constituent le corpus servant de base à l'analyse, représentent plus de 80 % de la production signée relative à l'événement, celle-ci étant elle-même constituée des textes les plus longs, couvrant souvent plusieurs colonnes et figurant en « bonne place » dans le quotidien (à la différence des textes et encadrés non signés, beaucoup plus courts et occupant des espaces secondaires).

Une première exploration de ce corpus, fondée sur une analyse de contenu « classique » et une démarche sérielle (les deux cent quinze textes sont envisagés comme une suite, indépendamment les uns des autres), met en évidence d'une part la prégnance du caractère sportif du journal *L'Auto* et d'autre part des pans de discours s'éloignant de la narration sportive ordinaire pour verser dans le commentaire, et même la critique ou la prise de position, y compris politique.

22. Au cours de l'entre-deux-guerres, le sport « est toujours mieux couvert, techniquement et en volume, par les médias » (Lé Germain Elisabeth et Tétart Philippe, « Naissance et développement du spectacle sportif (1880-1939) », in Tétart Philippe (dir.), *Histoire du sport en France, du Second Empire au régime de Vichy*, Paris, Vuibert, 2007, p. 256). Voir également sur ce point : Arnaud Pierre, « Introduction », in Arnaud Pierre et Riordan James (dir.), *Sport et relations internationales...*, *op. cit.*, p. 15.

23. En plus de Jacques Goddet (rédacteur en chef de *L'Auto* à partir de 1931, directeur de 1934 à 1944 et fondateur de *L'Équipe* en 1946), René Moysse, Roger Lapeyre, Robert Fasquel, Pierre Bardel, Lucien Dubech, Gaston Meyer, Dimitri Philippoff et Robert Perrier.

24. Naas.

25. Chacun publie un total de dix à trente-quatre textes au cours de la période.

L'Auto, journal sportif

Au cours des Jeux de Berlin, *L'Auto* ne perd en rien ses caractéristiques de quotidien essentiellement dédié à l'actualité sportive. Les arguments ne manquent pas pour soutenir une telle observation.

Cette orientation s'exprime en premier lieu à travers la forte domination de l'information sportive, au sens strict. Ainsi, la grande majorité des articles étudiés se rapporte directement aux rencontres. Traditionnellement, le journal annonce les épreuves à venir, présente les sportifs ou équipes appelés à s'affronter et détaille les forces et faiblesses des uns et des autres pour livrer un pronostic. Les résultats des compétitions sont rapportés ensuite, agrémentés de commentaires plus ou moins détaillés. *L'Auto* fait le choix, en effet, de couvrir toutes les disciplines sportives et toutes les épreuves, depuis les premières phases des compétitions jusqu'à leur conclusion. Le journal ne semble pas s'autoriser d'« impasse », même si la longueur des textes et la profondeur des analyses sont inégales, en fonction du prestige olympique des épreuves ou de la présence de « bons » concurrents français. Ainsi, le pentathlon, le *yachting*, les concours hippiques ou encore la gymnastique, de même d'ailleurs que les épreuves féminines dans leur ensemble, bénéficient d'une couverture réduite au regard de l'athlétisme et de la natation²⁶, et dans une moindre mesure de disciplines telles que les poids et haltères, la lutte, ou encore le cyclisme, qui voient des Français enlever le titre suprême. Au début de la quinzaine olympique en effet, Louis Hostin et Émile Poilvé sont sacrés champions olympiques, le premier en poids et haltères et le second en lutte libre. Ces victoires suscitent gros titres et commentaires enthousiastes dans *L'Auto*²⁷. De même, les exploits en cyclisme sur route de Robert Charpentier et de l'équipe française de poursuite²⁸ appellent de longs développements²⁹. À propos des épreuves

26. Plus de soixante articles, le plus souvent longs et mobilisant plusieurs colonnes du quotidien, sont consacrés à ces deux disciplines.

27. Articles de Bardel Pierre : « Battant son record de 1932 à Los Angeles l'haltérophile Hostin est le premier triomphateur français des Jeux de Berlin », *L'Auto*, 4 août 1936, p. 4 ; « Louis Hostin a été couronné champion olympique », *L'Auto*, 5 août 1936, p. 6 ; « Deuxième victoire française. Poilvé, champion olympique de lutte libre », *L'Auto*, 5 août 1936, p. 6 ; « 'J'ai mis le paquet' déclare Émile Poilvé », *L'Auto*, 6 août 1936, p. 6.

28. Composée de Robert Charpentier, Guy Lapébie, Jean Goujon et Roger-Jean Le Nizhery.

29. Perrier Robert, « Coup double », *L'Auto*, 11 août 1936, p. 4.

« majeures », et en particulier de la natation, il faut souligner encore le caractère assez « pointu » des analyses, qui suggère la volonté du quotidien sportif de diffuser sur le sujet un discours très spécialisé. On propose par exemple des éclairages techniques sur l'équilibre du nageur, sur l'importance et le rôle des battements de pied ou encore sur les clés d'une coulée efficace³⁰. Les styles des champions sont analysés dans leurs moindres détails. La technique de l'Américain Jack Medica en nage libre est ainsi longuement décrite et comparée à celle de ses adversaires asiatiques :

[...] Quant aux jambes, elles accomplissent un gros travail. Toutefois, il faut remarquer que contrairement aux Japonais, [Medica] ne cherche pas, malgré l'amplitude du mouvement, la profondeur, mais simplement à s'allonger et faire partir le battement des reins³¹.

Dans le cas des pratiques méconnues, à l'inverse, le parti pris est clairement pédagogique. Les journalistes multiplient les explications pour faciliter au lecteur le suivi des rencontres. Les origines et la réglementation du basket-ball font par exemple l'objet de plusieurs articles, tandis que l'on présente, à l'occasion des régates à la voile, les caractéristiques des embarcations et des principes simples de navigation³². Encore une fois, *L'Auto* est ici parfaitement « dans son rôle » de diffusion de l'information et de la culture sportives.

La vocation essentiellement sportive du journal est sensible également dans la volonté d'afficher les liens privilégiés qui unissent le titre et ses journalistes aux sportifs français.

Cette proximité revendiquée avec les représentants nationaux s'exprime dans le traitement qui leur est réservé dans les colonnes du journal. Si les résultats français sont dans l'ensemble médiocres, voire mauvais, les journalistes ne blâment que rarement les sportifs eux-mêmes. À l'inverse, les rédacteurs se plaisent à souligner combien les Français ont manqué de chance (les nationaux engagés dans les épreuves de voile auraient par exemple été défavorisés par « un temps qui n'est pas

30. Articles de Philippoff Dimitri : « Les nageurs japonais sont stupéfiants et plus forts qu'en 1932 », *L'Auto*, 8 août 1936, p. 4 ; « Jack Medica a voulu », *L'Auto*, 13 août 1936, p. 6.

31. Philippoff Dimitri, « Jack Medica a voulu », *L'Auto*, 13 août 1936, p. 6.

32. Lapeyre Roger, « Sur les quatre titres en jeu, la France pourrait en remporter trois... avec un peu de chance ! », *L'Auto*, 4 août 1936, p. 6.

le leur³³ ») ou combien ils ont eu à souffrir d'erreurs d'arbitrage (desservie par l'arbitre, la France aurait dû s'imposer contre la Hollande pour obtenir la troisième place du tournoi de hockey, estime par exemple Robert Fasquel³⁴). Et quand les athlètes se montrent indisciplinés, ce sont les dirigeants que l'on critique pour leur manque d'autorité ! Jacques Goddet s'étonne ainsi le 9 août 1936 : « Je ne pensais pas qu'on eut assez peu d'autorité sur un athlète pour le laisser aller se balader la nuit, à Berlin, au lieu de dormir au village.³⁵ » Les sportifs français sont aussi évoqués dans nombre de portraits de façon bienveillante, presque avec tendresse : on leur donne des surnoms, on use de possessifs, on leur adresse des messages de consolation au lendemain de défaites (« Allez mon petit, tu feras mieux la prochaine fois ! »).

L'Auto publie par ailleurs régulièrement les comptes rendus et photographies des réceptions qui sont organisées à Paris, dans les locaux du journal, en l'honneur des médaillés français de retour de Berlin³⁶. Si ces articles et images ne font pas partie du corpus défini plus haut, ils confirment ici la volonté d'illustrer – ou de mettre en scène – une certaine connivence entre la presse et les jeunes athlètes : les clichés présentent des sportifs radieux, souriant largement à l'objectif et trinquant amicalement avec quelque personnalité du journal.

Enfin, au-delà des choix de contenu, on peut souligner dans les discours eux-mêmes l'obstination des rédacteurs à revendiquer la spécialisation sportive du journal. *L'Auto* se targue ainsi d'être le quotidien français qui assure la couverture la plus efficace des Jeux olympiques. À la veille de la manifestation, on affirme que *L'Auto* sera le journal « le mieux informé », avec une rubrique sur les Jeux qui sera « la plus complète, la plus technique, la plus animée³⁷ ». Un peu plus tard, s'appuyant sur un procédé déjà éprouvé d'autocélébration³⁸, le titre garantit

33. Lapeyre Roger, « La Hollande, la Suède et la Norvège remportent les épreuves de la 2^e journée des régates à la voile », *L'Auto*, 6 août 1936, p. 6.

34. Fasquel Robert, « La Hollande obtient sans gloire la troisième place du tournoi de hockey », *L'Auto*, 15 août 1936, p. 5.

35. Goddet Jacques, « Le carrefour des Jeux », *L'Auto*, 9 août 1936, p. 4.

36. C'est le cas, parmi d'autres, pour Louis Hostin, Émile Poilvé et les membres de l'équipe de France de hockey. Lomazzi Fernand, « Notre premier vainqueur Hostin était reçu hier soir à *L'Auto* », *L'Auto*, 8 août 1936, p. 4 ; Lomazzi Fernand, « Lutteurs, basketteurs, athlètes et sportives olympiques étaient hier soir à *L'Auto* », *L'Auto*, 12 août 1936, p. 5 ; Lomazzi Fernand, « Les hockeyeurs, des basketteurs, des rameurs et un lutteur yankee étaient, hier soir, à *L'Auto* », *L'Auto*, 17 août 1936, p. 1.

37. *L'Auto*, 30 juillet 1936, encadré en page 1.

38. Voir dans ce volume la contribution de Thomas Bauer.

au lecteur l'expertise de ses journalistes et l'impartialité de leurs propos. Lucien Dubech, plume occasionnelle du journal, joue de son statut de personnalité « extérieure³⁹ » pour vanter les mérites des professionnels de *L'Auto* :

[Les journalistes de *L'Auto*] n'ont point ces œillères qui font que [...] tant de journalistes étrangers n'ont d'yeux que pour leurs nationaux. [...] Le lecteur français [...] est informé par un corps qui constitue dans notre métier une élite⁴⁰.

Enfin, la primauté de la vocation sportive de *L'Auto* est rappelée à plusieurs reprises, les journalistes répétant que seules les informations sportives, au sens strict, ont leur place dans le quotidien. À titre d'exemple, Robert Perrier affirme le 2 août que ses commentaires sont formulés « en dehors de toutes considérations politiques », ces dernières n'ayant « pas leur place⁴¹ » dans les colonnes de *L'Auto*. Plus loin, alors qu'il s'émeut de l'accueil chaleureux réservé à la délégation française par le public allemand, le journaliste interrompt sa réflexion et se blâme lui-même de s'être laissé aller à de telles réflexions : « Mais quittons ces considérations de politique étrangère, qu'on m'excusera d'avoir précisées dans *L'Auto*⁴² ».

En somme, indirectement – par une chronique sportive sans faille – et directement – par la voix ici de Robert Perrier –, les journalistes confirment, dans le contexte même de Berlin, la neutralité essentielle du sport. Cette « lecture simplement sportive » de l'événement est d'ailleurs assez conforme aux rares observations déjà publiées sur des sujets comparables⁴³. Pour autant, en marge de l'information sportive, une fois encore omniprésente, et en dépit des intentions formulées par les rédacteurs eux-mêmes, certains aspects du discours s'éloignent d'un traitement strict de l'actualité sportive. Certes minoritaires au plan

39. Lucien Dubech, par ailleurs écrivain, critique littéraire et journaliste, collabore régulièrement avec *L'Auto* au cours de la période.

40. Dubech Lucien « Au-dessus de la mêlée », *L'Auto*, 4 août 1936, p. 5.

41. Perrier Robert, « La prestigieuse journée », *L'Auto*, 2 août 1936, p. 1.

42. *Idem*.

43. Timothée Jobert fait le même type de constat à propos de la couverture par *L'Auto* de la rencontre de boxe entre le Noir américain Joe Louis et l'Allemand Max Schmeling qui s'est déroulée en juin 1936 à New York (Jobert Timothée, « L'ambassadeur de Harlem et le représentant d'Hitler au Yankee stadium de New York : l'identité française au carrefour de la nation et de la race », art. cit.).

quantitatif, les éléments de corpus détaillés ci-dessous signalent une dimension critique dans les analyses du quotidien.

L'Auto, journal d'opinion

Les journalistes de *L'Auto* démontrent tout d'abord une tendance à la prise de position qui s'exprime en lien étroit avec les comptes rendus des rencontres sportives et l'analyse des performances des athlètes. De l'énoncé des résultats aux commentaires sur les conditions de leur production, il n'y a qu'un pas, que les journalistes franchissent assez fréquemment.

Les accents critiques dominent alors. Les envoyés spéciaux du journal déplorent tous la médiocrité des résultats français et dénoncent parallèlement les modalités de la préparation olympique nationale. Un « manque absolu de compétitions préparatoires » est souligné par Dimitri Philippoff le 5 août 1936⁴⁴, et explique d'après le journaliste que « l'émotion coupe bras et jambes » aux jeunes athlètes⁴⁵. Gaston Meyer attribue de même, pour partie, la « faillite⁴⁶ » de la délégation française à « l'inexpérience » et au « manque de compétitions sérieuses des sportifs⁴⁷ ». Une arrivée trop tardive au village olympique, l'avant-veille du début des épreuves, est aussi fréquemment dénoncée⁴⁸. Robert Perrier déplore ainsi que le capitaine de l'équipe de France d'épée soit arrivé à Berlin la veille du tournoi et conclut « Ça aurait été un miracle que notre représentation put être bonne⁴⁹ ». On observe enfin que les équipes sont formées à la hâte, et réunissent pour les compétitions olympiques des sportifs qui ne se connaissent pratiquement pas⁵⁰.

Les entraîneurs français constituent également une cible privilégiée. Certains sont attaqués assez durement, non seulement pour leur manque d'autorité vis-à-vis des athlètes mais aussi pour les querelles

44. Philippoff Dimitri, « Le manque d'habitude des compétitions importantes a nui beaucoup aux Français du pentathlon moderne », *L'Auto*, 5 août 1936, p. 6.

45. Philippoff Dimitri, « La natation n'a pas permis à nos représentants d'améliorer leur classement », *L'Auto*, 6 août 1936, p. 5.

46. Meyer Gaston, « Bilan sportif et technique des Jeux athlétiques », *L'Auto*, 13 août 1936, p. 4.

47. *Idem.*

48. Meyer Gaston, « Noirs américains et lanceurs allemands », *L'Auto*, 4 août 1936, p. 15.

49. Perrier Robert, « Pour la première fois aucun Français ne figurera dans la finale du tournoi individuel d'épée », *L'Auto*, 11 août 1936, p. 3.

50. *Idem.*

qui les divisent et pour leur incapacité à exploiter les possibilités, parfois bien réelles, des sportifs. Jacques Goddet affirme ainsi : « Notre athlétisme si maigrichon est tirailé par de mesquines querelles de formule, de méthodes, où l'amour propre joue un [grand] rôle⁵¹ ». Leur manque de connaissance est fustigé, et plus encore la difficulté qu'ils manifestent, même confrontés à l'exemple des champions étrangers, à remettre en cause leurs méthodes. Suite à la déroute du basket-ball français, Robert Perrier interpelle les entraîneurs nationaux : « Au lieu de garder un bandeau noir sur les yeux, regardez, construisez l'avenir [...]. Instruisez-vous ! [...] Vous allez revenir de Berlin sans rien avoir rapporté⁵² ! »

La critique atteint une portée plus générale et touche le domaine politique quand les journalistes dénoncent le manque de prise en compte des questions sportives par les pouvoirs publics et soulignent combien la comparaison avec les autres nations est défavorable à la France. Pierre Bardel, comme beaucoup d'autres, déplore les « moyens restreints » dont on dispose pour la préparation des sportifs⁵³ et Robert Perrier interroge : « Se décidera-t-on chez nous à comprendre les nouveaux besoins de la jeunesse du monde⁵⁴ ? » Ce désintérêt des gouvernements pour le sport est synonyme de retard des équipes françaises. Robert Perrier observe que le basket-ball français est « un tout petit bébé » quand le jeu des Américains constitue « une sorte de chef d'œuvre⁵⁵ ». Le journaliste use des mêmes effets à propos des joueurs français de hockey. Comparés aux Indiens et aux Allemands, finalistes du tournoi olympique, ceux-ci sont décrits comme « de petits enfants qui s'amuse avec une crosse⁵⁶ ».

Par ailleurs, et dans un tout autre registre, l'ampleur donnée par l'Allemagne à la manifestation olympique, qui saisit les journalistes dès leur arrivée à Berlin, provoque de nombreuses réactions. Sur ce terrain également, les rédacteurs de *L'Auto* s'écartent de la chronique sportive pour dire leur étonnement, la forte impression et les sentiments mêlés,

51. Goddet Jacques, « Il faut vouloir », *L'Auto*, 6 août 1936, p. 4.

52. Perrier Robert, « Ils ont des yeux et ils ne voient pas ! », *L'Auto*, 13 août 1936, p. 5.

53. Bardel Pierre, « Quoique dominés nos gymnastes eurent une bonne tenue », *L'Auto*, 14 août 1936, p. 5.

54. Perrier Robert, « La prestigieuse journée », *L'Auto*, 2 août 1936, p. 1.

55. Perrier Robert, « Le basket-ball américain dévoile ses batteries », *L'Auto*, 10 août 1936, p. 6.

56. Perrier Robert, « Ils ont des yeux et ils ne voient pas ! », *L'Auto*, 13 août 1936, p. 5.

tantôt positifs, tantôt négatifs, que suscite chez eux la mise en scène allemande.

Les journalistes abandonnent ainsi une certaine neutralité lorsqu'ils s'expriment en termes franchement admiratifs pour saluer l'architecture à la fois grandiose et parfaitement rationnelle des équipements sportifs, le faste des cérémonies, le caractère somptueux des décors ou encore l'ampleur, l'unité et la ferveur de la foule allemande rassemblée dans les stades. Robert Perrier explique au lecteur que l'arrivée au stade olympique s'effectue par une avenue « large comme trois fois les Champs Élysées » et s'attarde sur l'architecture, « chef d'œuvre d'harmonie », de la porte « monumentale » du *Stadion*⁵⁷. Pour Robert Fasquel, le stade de hockey est « un modèle du genre⁵⁸ ». Gaston Meyer souligne de même la qualité des installations en athlétisme et qualifie l'organisation d'« irréprochable⁵⁹ ». Le public allemand, personnage majeur dans la mise en scène du Reich, est omniprésent dans les récits des journalistes. Robert Fasquel décrit ainsi une ambiance « inégalée et peut-être inégalable⁶⁰ ». Dimitri Philippoff enfin, manifestement pris par l'émotion, écrit au soir de la cérémonie d'ouverture :

Il semble, dès cette première manifestation, que les XI^{es} Jeux olympiques ont vraiment bien débuté. Quelle foule ! Quel enthousiasme ! Quelle ovation ! [...] On ne peut s'empêcher de tressaillir au moment où le porteur de la flamme apparaît. Les ovations deviennent alors du délire. Les brigades de garçons et de fillettes se figent en un garde à vous impeccable, saluent et chantent ensuite les hymnes nationaux. On se sent ému, remué et le souffle court⁶¹.

De même, *L'Auto* se fait journal d'opinion lorsqu'il développe sur le même sujet un discours critique. Certains journalistes dénoncent ainsi le choix systématique du colossal effectué par les organisateurs, qui entoure les pratiques sportives d'un appareil superflu. Lucien Dubech,

57. Perrier Robert, « Le chancelier Adolf Hitler proclamera cet après-midi l'ouverture des 11^{es} Jeux olympiques », *L'Auto*, 1^{er} août 1936, p. 6.

58. Fasquel Robert, « Les Indes et l'Allemagne vedettes du tournoi de hockey qui commence aujourd'hui », *L'Auto*, 4 août 1936, p. 6.

59. Meyer Gaston, « Le stade d'athlétisme est vide, les athlètes se sont dispersés mais il reste à faire le point », *L'Auto*, 11 août 1936, p. 3.

60. Fasquel Robert, « Les Indes et l'Allemagne vedettes du tournoi de hockey qui commence aujourd'hui », *L'Auto*, 4 août 1936, p. 6.

61. Philippoff Dimitri, « Le flambeau d'Olympie à Berlin », *L'Auto*, 2 août 1936, p. 6.

dès le 4 août 1936, déplore ainsi : « Nous sommes venus ici en principe pour voir du sport » et non « la représentation théâtrale que l'Allemagne nous a donnée⁶² ». La foule allemande, si impressionnante par ailleurs, est aussi « figée » et « sévère », et l'on regrette son chauvinisme⁶³. Pour Pierre Bardel, commentant la gymnastique aux agrès⁶⁴, comme pour Gaston Meyer à propos de l'athlétisme, le public de Berlin « ne vibre guère qu'aux succès des siens⁶⁵ ».

De nouveau, et de façon plus prégnante ici, le discours de *L'Auto* apparaît contrasté. Jacques Goddet et Robert Perrier, en particulier, cultivent l'ambiguïté. D'un jour à l'autre, parfois en différentes parts d'un même texte, ils célèbrent et fustigent les Jeux « à l'allemande ». Jacques Goddet fait état de ces sentiments contraires lorsqu'il écrit en une du quotidien : « Nous pouvons dauber sur la foule allemande, moutonnaire et disciplinée, [mais] nous n'avions jamais vu, pour une manifestation sportive, ce que nous avons vu aujourd'hui ». Plus loin, le rédacteur s'enthousiasme franchement et évoque une « marée qui déferle vers les tribunes », se montrant finalement surpris et admiratif du nombre de spectateurs mobilisés par le Reich :

C'est inouï, pas loin de 300 000 êtres humains ont assisté dans une même ville, le même après-midi, à un spectacle sportif. [...] Je suis un des journalistes français qui ont été à Los Angeles. J'étais [...] blasé [...]. Mais cela je ne le supposais pas⁶⁶.

De la même façon, après avoir dénoncé une mise en scène outrancière, Robert Perrier concède que « l'œil se fait au grandiose ». Il poursuit : « Déjà nous sommes habitués à cet impressionnant décorum d'oriflammes, d'étendards, de cocardes, d'ors et de lauriers » ; avant de s'attendrir au spectacle des enfants participant à la cérémonie d'ouverture : « Mais le moyen, dites-moi, de ne pas admirer les évolutions ordonnées de ces deux mille enfants, aux jambes et aux bras nus, évoluant sur la pelouse en vert tendre.⁶⁷ »

62. Dubech Lucien, « Au-dessus de la mêlée », *L'Auto*, 4 août 1936, p. 5.

63. Perrier Robert, « La prestigieuse journée », *L'Auto*, 2 août 1936, p. 6.

64. Bardel Pierre, « L'Allemagne l'emporte dans les exercices imposés », *L'Auto*, 11 août 1936, p. 4.

65. Meyer Gaston, « Le Finlandais Hoecker et le Noir américain Williams vedettes de la journée », *L'Auto*, 14 août 1936, p. 3.

66. Goddet Jacques, « Le carrefour des Jeux », *L'Auto*, 9 août 1936, p. 1.

67. Perrier Robert, « Le chancelier Adolf Hitler proclamera cet après-midi l'ouverture

Enfin, le régime nazi, la charge politique des Jeux et la propagande en tant que tels suscitent également des remarques, même si les journalistes sont moins diserts sur ces questions plus polémiques.

Souvent d'ailleurs, lorsqu'on approche le sujet, la neutralité du propos étonne. Le 8 août 1936, Roger Lapeyre décrit ainsi sans commentaire aucun les cuirassés allemands amarrés dans la rade de Kiel, où ont lieu les épreuves de voile⁶⁸. Il rapporte aussi, sans davantage d'émotion, qu'à la suite de performances allemandes des milliers de spectateurs, « le bras tendu », « entonnent le chant national [...] et [acclament] le drapeau rouge à croix gammée⁶⁹ ». De la même façon, dans un article pourtant titré « Le triomphe de la race noire sous les yeux du "Führer" », Gaston Meyer narre les victoires des Noirs américains dans les épreuves d'athlétisme, décrivant par le menu les exploits accomplis, mais n'abordant en aucune façon la question de leur dimension symbolique⁷⁰.

Par ailleurs, l'empreinte du régime nazi sur l'événement, quand elle est discutée plus explicitement, donne lieu de nouveau à des discours contrastés. Plusieurs journalistes la présentent comme un fait secondaire, dont il n'y a pas lieu de s'étonner ou de s'offusquer. Robert Perrier salue « l'Allemagne hitlérienne » qui « a donné à l'Olympisme moderne un surcroît de retentissement⁷¹ ». En somme, les propos véritablement critiques sont assez rares et la valse-hésitation des journalistes, entre une posture de dénonciation et un regard indulgent – voire bienveillant –, est ici encore patente. Lucien Dubech alterne ainsi des propos assez virulents et une forme de résignation face à la politisation de l'événement. Dès le 4 août, le rédacteur s'insurge en affirmant que le sport, à Berlin, est « débordé », « exploité », « annexé », « avalé ». Il insiste : « Même au plein milieu du sport le plus pur, le plus beau, le théâtre et la propagande sont restés mêlés⁷². » Il reprend de même à la fin de la quinzaine olympique : « Répétons notre refrain avec mélancolie : le sport n'est plus dans tout cela qu'un instrument et un prétexte.⁷³ » Entre-temps, toute-

des 11^{es} Jeux olympiques », *L'Auto*, 1^{er} août 1936, p. 6.

68. Lapeyre Roger, « Au tournoi de yachting le beau temps d'hier n'a pas permis aux Français de briller », *L'Auto*, 8 août 1936, p. 5.

69. Lapeyre Roger, « La situation se précise au tournoi de yachting », *L'Auto*, 9 août 1936, p. 6.

70. Meyer Gaston, « Le triomphe de la race noire sous les yeux du "Führer" », *L'Auto*, 5 août 1936, p. 4.

71. Perrier Robert, « La prestigieuse journée », *L'Auto*, 2 août 1936, p. 1.

72. Dubech Lucien, « Au-dessus de la mêlée », *L'Auto*, 4 août 1936, p. 5.

73. Dubech Lucien, « Au-dessus de la mêlée », *L'Auto*, 14 août 1936, p. 4. Dubech s'ins-

fois, Dubech livre une réflexion qui fait de la dimension idéologique des Jeux le signe des changements qui affectent le monde du sport, signe que l'on aurait tort d'ignorer. Il explique ainsi, pointant au passage les illusions des origines du mouvement olympique : « Le vaste festival auquel nous a convié l'Allemagne rappelle l'esprit qui préside à une exposition universelle bien plutôt que la chimérique pureté olympique des origines. Soit. Mais il faut bien se dire que le sport et le monde en sont là, l'un emportant l'autre. » Dubech termine par une affirmation en forme de sentence, qui peut raisonner comme une mise en garde pour le sport français, souvent taxé d'immobilisme : « Ceux qui ne comprennent pas leur temps sont marqués pour la mort⁷⁴. » Le même type de réflexion vient nuancer le discours de Jacques Goddet, dont les accents critiques sont par ailleurs très affirmés. Le 4 août 1936, il observe que « le sport, en remuant un pays entier, prend une place dans la civilisation moderne » et forme le vœu que « l'excès qui se manifeste [...] [soit] seulement la cause normale d'un triomphe [du sport] trop vite venu⁷⁵ ». Le changement de ton intervient dans la tribune du 17 août déjà évoquée en introduction, lorsque le journaliste dénonce fermement l'instrumentalisation des Jeux. Il évoque les « erreurs éclatantes qui ont transformé les Jeux olympiques en une foire destinée à montrer au monde entier la force de réalisation d'un régime et la soumission d'un peuple à son maître ». Le passage le plus connu et le plus virulent est en forme d'exclamation : « Jamais encore le sport n' [a] été aussi profondément défiguré ! [...] On s'est servi du sport, on ne l'a pas servi.⁷⁶ »

Une chronique sportive détaillée, associée à des commentaires variés : le discours de *L'Auto* sur les Jeux de Berlin est dense. De toute évidence, il est également fait de contrastes. Rien de commun, au premier abord, entre les analyses techniques de Philippoff et le manifeste de Goddet contre les Jeux nazis. Rien de commun, non plus, entre le récit parfois laconique des épreuves de *yachting* et les réflexions qui touchent à la sociologie des entraîneurs de l'athlétisme français. Dans les contenus des

crit ici dans une veine critique qu'il pratique dès la fin des années 1920 avec des productions comme l'article « Le sport est-il un bienfait ? » (*La Revue universelle*, Tome XXIX, avril-juin 1927) ou comme l'ouvrage *Où va le sport* (Paris, Redier, 1930). Précisions relevées dans Caillat Michel, *Sport et civilisation, histoire et critique d'un phénomène social de masse*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 73.

74. Dubech Lucien, « Au-dessus de la mêlée », *L'Auto*, 8 août 1936, p. 4.

75. Goddet Jacques, « Il manque... », *L'Auto*, 4 août 1936, p. 4.

76. Goddet Jacques, « Les Jeux défigurés », *L'Auto*, 17 août 1936, p. 1 et 5.

articles, dans les opinions exprimées, les journalistes livrent des visions souvent marquées par l'ambivalence.

Dans la seconde partie de cet exposé, par un traitement plus approfondi du corpus et plus attentif aux « ensembles » constitués par les productions de chaque journaliste, on propose de mettre au jour l'organisation de l'équipe des rédacteurs de *L'Auto*. Il s'agit également de repérer des routines d'écriture assez spécifiques, communes à certaines plumes. Dans les deux cas, l'objectif est de signaler les moyens par lesquels le quotidien, en dépit des contrastes évoqués plus haut, évite les contradictions les plus criantes et préserve dans son propos général une forme de cohérence.

Des contrastes sans contradictions : les moyens d'une ligne éditoriale cohérente

Le développement qui suit met en évidence, dans un premier temps, l'organisation rigoureuse des envoyés de *L'Auto* à Berlin, qui se partagent les sujets, les angles d'analyse, les styles d'écriture et l'espace dans le journal d'une manière assez précise, stable au cours de la quinzaine olympique, et facilement repérable par les lecteurs. Ainsi, les discours des uns et des autres sont certes multiformes, mais se déploient aussi dans un cadre bien défini, dont on peut penser qu'il permet de contrôler leur diversité.

« Ténors », « techniciens » et « seconds couteaux » : une partition bien réglée

Priorité à l'information sportive, concision et sobriété de style caractérisent les textes publiés par les journalistes René Moysse, Roger Lapeyre et Robert Fasquel, que l'on pourrait qualifier de « seconds couteaux », quand bien même ils assurent la rédaction d'un article chaque jour, ou presque. Moysse, Lapeyre et Fasquel couvrent en effet des dimensions assez marginales de la manifestation (respectivement les épreuves féminines, le *yachting* et le hockey sur gazon). Leurs textes sont assez courts, agencés dans la grande majorité des cas sur une ou deux colonnes et ne bénéficient pas d'annonces à la une du journal. On peut ajouter à ce trio le correspondant Naas dont les articles, le plus souvent sous forme de

« brèves⁷⁷ », ont pour vocation de signaler les réceptions officielles et les congrès de fédérations sportives internationales organisés en marge des épreuves.

Une analyse de contenu révèle un certain nombre de constantes dans la production de ces rédacteurs, tant au niveau des thèmes abordés que de la forme. Les journalistes se livrent à une chronique sportive classique avec annonce des compétitions sportives, des principales forces en présence et pronostics ; puis compte rendu relativement détaillé ; et enfin bilan des épreuves⁷⁸. D'une manière générale, Moysse, Lapeyre, Fasquel et Naas font preuve de mesure. Ainsi, les sportifs Français jouissent dans leurs écrits d'une attention particulière, mais on ne trouve pas de marque d'un chauvinisme excessif. De même, la critique en cas de défaite n'est jamais virulente. Les textes laissent peu de place à des commentaires sur les « à-côté » de la compétition sportive, tandis que les « brèves » de Naas sont dans leur grande majorité purement informatives. Il émane ainsi des discours une impression de neutralité, impression sans aucun doute renforcée par la sobriété du ton employé. Les phrases sont concises, le vocabulaire simple. Au final, la chronique est précise, mais souvent sans grand relief. Sur ce point, il faut chercher la nuance du côté de René Moysse, qui célèbre de temps à autre les prouesses des championnes par un style plus emphatique. Le journaliste, un peu « sous le charme⁷⁹ », confierait ainsi son étonnement et sa sympathie pour des femmes sportives qui demeurent, à la fin des années 1930, objets de curiosité.

Dimitri Philippoff, Gaston Meyer et, dans une moindre mesure, Pierre Bardel figurent comme les « techniciens » de l'équipe envoyée par *L'Auto* à Berlin. Chargés pour les deux premiers de couvrir les disciplines olympiques les plus prestigieuses (l'athlétisme et la natation) et pour le troisième les épreuves d'haltérophilie et de lutte (qui constituent une tradition française et l'un des points forts de la délégation nationale), ces journalistes publient de nombreux textes au cours de la quinzaine⁸⁰. Surtout, pour Philippoff et Meyer, les articles sont longs, couvrant

77. A l'exception de quelques comptes rendus sur les épreuves d'équitation et d'escrime.

78. Les bilans ont pour vocation d'évoquer le niveau global des sportifs et équipes engagés, ils reviennent sur le comportement des Français, pointent les nations en progrès et celles qui marquent le pas, dans la perspective notamment des Jeux de 1940 qui doivent se dérouler à Tokyo.

79. Le 4 août, le journaliste se dit « stupéfait de l'aisance avec laquelle court et gagne » une « blonde américaine » (Moysse René, « L'Américaine M^{lle} Stephen bat le record du monde des cent mètres plat : 11s. 4/10 », *L'Auto*, 4 août 1936, p. 5).

80. Vingt-cinq pour Bardel, une trentaine pour Philippoff et Meyer.

plusieurs colonnes et assez souvent des pages ou demi-pages entières du quotidien. Ils sont aussi très régulièrement annoncés en une : titres « accrocheurs », caractères gras, « chapeaux », invitent alors le lecteur à découvrir le propos dans son intégralité en pages intérieures.

Au cours des premières journées des Jeux, Dimitri Philippoff fournit au quotidien quelques textes portant sur le football, le cyclisme sur piste, le pentathlon moderne, ainsi qu'un petit nombre d'articles visant à donner au lectorat des échos de la vie au village olympique. Toutefois, lorsqu'il commente à partir du 8 août 1936 les épreuves de natation, le journaliste retrouve de toute évidence son sujet de prédilection. Les longs développements de Philippoff sont alors la plupart du temps divisés en deux parties. La première présente une synthèse des faits marquants de la veille et annonce les épreuves à venir. C'est ici que trouvent leur place les commentaires les plus techniques, évoqués précédemment. La seconde partie des articles, souvent intitulée « Le film des épreuves », s'emploie de manière plus descriptive à résumer toutes les courses et à restituer la chronologie des événements, qu'il s'agisse des nombreuses séries qualificatives ou des finales. Quelques portraits de nageurs et nageuses particulièrement en vue émergent de l'ensemble⁸¹. On peut également noter qu'au fil de la chronique l'affrontement sportif est réduit de façon plus ou moins explicite à une opposition entre « Blancs » (Américains surtout, mais aussi Européens) et « Jaunes », ainsi que Dimitri Philippoff désigne les nageurs japonais, dominateurs aux Jeux de Los Angeles en 1932 et qui comptent en 1936 parmi les grands favoris⁸². Il y aurait alors beaucoup à dire sur les représentations stéréotypées des concurrents des différentes nations.

De la même façon, Gaston Meyer assure une couverture très détaillée des épreuves athlétiques. Celles-ci sont annoncées avec de nombreuses précisions sur l'histoire des disciplines, les derniers vainqueurs olympiques, les athlètes les plus prometteurs. On mesure aussi, bien sûr, les chances des athlètes français. L'expertise du journaliste est mise au service d'un compte rendu très technique, en plus d'être exhaustif, à l'issue des épreuves⁸³. Dans cet ensemble, les commentaires sur les perfor-

81. Comme ceux de l'Américain Medica, du Hongrois Czík, des Japonais Arai et Uto ou encore de l'Allemand Sietas.

82. Philippoff Dimitri, « Les nageurs japonais sont stupéfiants et plus forts qu'en 1932 », *L'Auto*, 8 août 1936, p. 4.

83. Meyer s'emploie par exemple à faire revivre chaque instant des courses de fond, commentant les options tactiques prises par les différents participants. Il explique

mances des sportifs noirs américains, et notamment sur « les prouesses » de Jesse Owens, « idole berlinoise⁸⁴ », occupent naturellement une place de choix, et mériteraient sans doute eux aussi une analyse spécifique.

Pierre Bardel, enfin, permet aux lecteurs français de suivre les multiples rencontres disputées en lutte et les diverses épreuves de poids et haltères. En bon « technicien » lui aussi, il détaille les qualités des sportifs en présence, les modalités de leur préparation et les conditions dans lesquelles ils abordent les épreuves olympiques. Les textes livrés par Bardel sont néanmoins un peu différents, marqués par la célébration enthousiaste des bons résultats français. Il faut dire que les performances réalisées par les haltérophiles et lutteurs hexagonaux – que nageurs et athlètes sont loin d'égaliser – guident le rédacteur vers d'autres contenus. Et même si les titres obtenus ne sont pas les plus prestigieux, ils sont largement fêtés par le journaliste.

Quoi qu'il en soit, que leur propos soit résolument sportif et technique, ou bien plus léger et partisan, les rédacteurs évoqués ici livrent finalement peu de remarques sur le public, l'organisation, les cérémonies de remise de récompenses, et moins encore sur le contexte particulier des Jeux de 1936. Chez Meyer, répondant aux ambitions du propos, le style est assez sobre. Chez Philippoff, si la forme des récits est souvent comparable, on relève ici et là les marques d'une véritable liberté de ton. Les nageurs sont ainsi évoqués d'une manière très directe, parfois désobligeante jusqu'à l'insulte. Les Japonais, par exemple, sont assimilés à des « machines » d'une redoutable efficacité mais dont le « moral » est fragile, vouées à faire tomber les records davantage qu'à soutenir l'intensité de la lutte dans les bassins olympiques. De même, s'il se dit émerveillé par les exploits sportifs de l'Américain Medica, Dimitri Philippoff l'affuble de divers surnoms (« Croquemitaine », « Quasimodo⁸⁵ »), affirmant sans ambages qu'il est « le nageur le plus laid » de la compétition⁸⁶. Pierre Bardel, enfin, en fonction du contenu de ses articles, adopte tour à tour le ton neutre du chroniqueur sportif et celui plus sensible ou chargé d'émotion du défenseur des « petits » Français.

de même les aléas des concours de lancer et la difficulté technique du saut à la perche pour éclairer un échec ou préciser les fondements d'une victoire.

84. Meyer Gaston, « Noirs américains et lanceurs allemands », *L'Auto*, 4 août 1936, p. 5.

85. Philippoff Dimitri, « Jack Medica a voulu », *L'Auto*, 13 août 1936, p. 6.

86. Philippoff Dimitri, « Deux records olympiques battus chez les nageurs », *L'Auto*, 11 août 1936, p. 5.

Restent enfin les « ténors » : le directeur et rédacteur en chef du journal Jacques Goddet, Robert Perrier et Lucien Dubech. Auteurs les plus prolifiques, ces trois rédacteurs partagent l'essentiel de l'espace du journal avec les « techniciens ».

Les articles de Jacques Goddet sont publiés au rythme d'un par jour, du 4 au 17 août 1936 inclus. Il s'agit de longues analyses, qui débutent en une avec un gros titre (souligné de la mention « par notre rédacteur en chef Jacques Goddet »), suivi d'une cinquantaine de lignes agencées sur deux colonnes. Au bas du texte, on appelle à poursuivre la lecture de l'article à l'intérieur du journal. Les textes de Goddet bénéficient d'une présentation spécifique puisqu'ils sont systématiquement encadrés d'un liseré noir qui accentue leur visibilité. De la même manière, Lucien Dubech publie près d'un texte par jour durant la quinzaine olympique⁸⁷, sous la forme d'une chronique intitulée « Au-dessus de la mêlée ». Les choix de mise en page et de typographie pour cette rubrique suggèrent la volonté d'en faire un « rendez-vous » particulier pour le lectorat. Le titre (« Au-dessus de la mêlée »), le format du texte (une centaine de lignes, agencées sur trois colonnes) et l'emplacement qui lui est réservé (au centre, en bas de page 4 ou de page 5) ne varient pas, instituant une régularité qui peut évoquer celle des romans feuilletons auxquels les lecteurs sont alors habitués. Les articles sont par ailleurs typographiés en italiques (à la différence des contributions des autres journalistes), comme pour souligner leur singularité et leur dimension plus littéraire. Robert Perrier est enfin l'auteur du plus grand nombre d'articles. Chaque jour, du 1^{er} au 17 août, il publie un long texte, qui débute comme celui de Jacques Goddet en première page et se prolonge plus loin. On trouve également en pages intérieures des analyses complémentaires, qui rendent le journaliste très présent dans l'espace consacré aux Jeux.

De fortes similitudes existent dans les choix d'écriture effectués par ces « ténors », les éloignant en même temps de la production des autres journalistes. Dans l'ensemble, leur style est celui qui évoque le mieux le type d'écriture journalistique caractéristique de la période. La littérature décrit en effet l'avènement dans l'entre-deux-guerres, en particulier dans le champ de la presse sportive, d'un style à la fois littéraire et très enlevé.

87. Plus exactement, un article par jour du 4 au 17 août 1936, à l'exception des 10 et 11 août, soit douze chroniques en tout.

Les spécialistes signalent des « plumes pleines de verve⁸⁸ », qui suscitent l'engouement du public à grand renfort de métaphores et caricatures⁸⁹. On parle encore d'un véritable « pittoresque verbal⁹⁰ », qui accompagne un double mouvement de dramatisation des événements et d'héroïsation des athlètes, mouvement engagé dès le début du xx^e siècle⁹¹ (notamment avec le Tour de France cycliste), mais qui prend alors toute son ampleur. Des phrases longues, un vocabulaire soutenu, des références à la mythologie, des formules soignées confèrent en effet aux textes de Goddet, Perrier et Dubech un caractère plus littéraire. La chronique de Dubech évoque un éditorial ou un billet d'humeur, dont le style se veut à la fois léger et incisif. Jacques Goddet opte tantôt pour le lyrisme, tantôt pour l'ironie. Il se montre aussi capable d'une certaine irrévérence, rappelant en cela les spécificités de Philippoff. Pour le rédacteur en chef, les séries des éliminatoires en natation traînent « comme un cantique chanté par les Enfants de Marie dans une paroisse bretonne⁹² ». Les sportifs sont souvent les premières victimes de l'audace de Goddet : le Noir américain Woodruff est « stupide⁹³ », la nageuse Mastenbroek totalement dépourvue de « charme⁹⁴ », les Finlandais sont « fades⁹⁵ » et le coureur anglais Wooderson est décidément « sans élégance⁹⁶ ». En somme, personne n'est épargné. Enfin, c'est avec emphase que Robert Perrier évoque les cérémonies berlinoises comme les exploits sportifs. À propos de l'équipe de France de cyclisme sur piste, il affirme :

On n'avait pas l'impression de voir quatre hommes sur quatre vélos mais quatre hommes sur une quadruplette, tant l'homogénéité de l'équipe était complète. Elle formait vraiment un tout, une magnifique machine à pédaler qui avançait sans heurts, sans à-coups, à un rythme infernal. Une harmonie émouvante se dégageait de ces quatre cham-

88. Lê Germain Elisabeth et Tétart Philippe, art. cit., p. 256.

89. Tétart Philippe, « De la balle à la plume. La première médiatisation des passions sportives (1854-1939) », in Tétart Philippe (dir.), *Histoire du sport en France...*, op. cit., p. 312.

90. Philippe Tétart cite Charreton Pierre, *Les fêtes du corps. Histoire et tendances de la littérature à thème sportif en France, 1870-1970*, Saint-Étienne, Presses de l'université de Saint-Étienne, 1998 (CIERIC, 1985), p. 139-142 (Tétart Philippe, art. cit., p. 312).

91. Lê Germain Elisabeth et Tétart Philippe, art. cit., p. 245.

92. Goddet Jacques, « Les Noirs indispensables », *L'Auto*, 10 août 1936, p. 4.

93. Goddet Jacques, « Symphonie en noir », *L'Auto*, 5 août 1936, p. 4.

94. Goddet Jacques, « Quand on se prépare », *L'Auto*, 11 août 1936, p. 3.

95. Goddet Jacques, « A la mode de Grande-Bretagne », *L'Auto*, 8 août 1936, p. 3.

96. Goddet Jacques, « Il faut vouloir », *L'Auto*, 6 août 1936, p. 1.

pions admirablement disciplinés, qui avaient réussi ce miracle d'amalgamer des qualités si diverses pour accomplir un résultat d'ensemble qui souffrit la comparaison avec les éminents exploits athlétiques que les Jeux nous offrent avec une rare prodigalité⁹⁷.

Le journaliste manifeste également dans la narration des épreuves, comme ici au sujet du concours du saut en hauteur, un sens très aigu du récit, bien en phase avec son temps :

Insouciant de la magnifique tentative du noir, la foule, debout, hurlait son enthousiasme, tapait du pied, [...] sans se soucier de ce qu'allait faire Cornélius Johnson. Celui-ci attendait le retour au calme. [...] Johnson démarra, mais il bondit juste assez pour repousser rageusement de sa poitrine la fine barre de bois. Quel dommage ! Et quelle tristesse ! Cette épreuve avait été si belle⁹⁸.

Enfin, pour ce qui est du contenu, Goddet, Perrier et Dubech se distinguent aussi assez nettement de l'ensemble des envoyés du journal à Berlin. Leurs articles sont très denses, riches de nombreuses informations et réflexions. Le rôle de ces trois plumes ne consiste pas à couvrir une discipline sportive en particulier, mais bien à fournir des analyses sur les faits qu'ils jugent marquants. Ils proposent ainsi un ensemble de considérations, souvent présentées comme toute personnelles. Dès lors, les éléments factuels sont rapidement dépassés et assortis de longs commentaires. Goddet, Perrier et Dubech sont notamment les auteurs les plus engagés sur le versant critique du discours de *L'Auto* mis en évidence en première partie. Ils évoquent ainsi assez fréquemment la préparation olympique française d'une part, les choix effectués par le Reich en matière d'organisation et les évolutions du fait sportif et des Jeux olympiques d'autre part. On est loin de la chronique sportive mentionnée plus haut pour qualifier les contributions de Roger Lapeyre et Robert Fasquel, loin également des développements purement techniques de Philippoff ou Meyer. Enfin, comme cela a déjà été longuement souligné, les différents thèmes traités par les « ténors » donnent lieu à des propos qui frappent souvent le chercheur par leurs ambivalences.

97. Perrier Robert, « *La Marseillaise* au vélodrome, *La Marche Funèbre* au basket », *L'Auto*, 9 août 1936, p. 5.

98. Perrier Robert, « Du beau sport... mais », *L'Auto*, 3 août 1936, p. 6.

Modération, légèreté de ton et célébration du sport comme langage commun

Si une structuration rigoureuse de l'information, désormais mise à jour, doit permettre de réduire l'impression de dispersion (voire de confusion) née d'une lecture sérielle du corpus, il reste que les divergences, chez certains journalistes, paraissent fortes. La démonstration se prolonge en révélant d'autres voies par lesquelles le discours de *L'Auto* peut gagner en unité. On s'attache notamment à décrire quelques-uns des moyens mis en œuvre par les auteurs majeurs, dans l'écriture de leurs textes, à la fois pour atténuer leurs propres ambiguïtés et pour tisser des liens avec les autres rédacteurs.

Chez Jacques Goddet, Robert Perrier et Lucien Dubech, bien que la critique soit parfois violente, elle est aussi le plus souvent nuancée. Comme nous l'avons déjà signalé, les attaques virulentes d'un jour cèdent très souvent la place dès le lendemain à des remarques qui viennent atténuer la vigueur du propos. Après avoir fustigé le « décorum » des Allemands et leur penchant pour « [mélanger] au sport des éléments plus ou moins purs », Lucien Dubech se reprend et réduit lui-même à de simples boutades les critiques acerbes qu'il a formulées. Semble-t-il marqué par les exploits sportifs du pays hôte, il écrit : « Dépêchons-nous de plaisanter un peu les Allemands, car ils sont en train de nous donner une fameuse leçon⁹⁹. » Animé par le même sentiment, Jacques Goddet, on peut le rappeler, jette l'opprobre d'une certaine façon sur ses propres attaques dans l'extrait déjà cité : « Nous pouvons dauber sur la foule allemande, moutonnaire et disciplinée, [mais] nous n'avions jamais vu, pour une manifestation sportive, ce que nous avons vu aujourd'hui¹⁰⁰. »

Le caractère polémique de certaines réflexions est aussi amoindri par le ton léger souvent adopté par les journalistes. On l'a dit, les textes de Lucien Dubech ont des allures de billets d'humeur, émaillés de remarques à mi-chemin entre provocation et humour. Dénonçant le trop grand nombre de titres olympiques décernés dans certaines disciplines, le rédacteur interroge : à quand un titre olympique pour « le kayak des esquimaux ? ». Pour finir son article et sa diatribe, Dubech choisit égale-

99. Dubech Lucien, « Au-dessus de la mêlée », *L'Auto*, 8 août 1936, p. 4.

100. Goddet Jacques, « Le carrefour des Jeux », *L'Auto*, 9 août 1936, p. 1.

ment une note légère, qui vient modérer l'ensemble : « J'ai dit. Passez le calumet¹⁰¹ ».

Par cette formule, le journaliste coupe court à des considérations en forme de dénonciation. Ce procédé est maintes fois employé par chacun des « ténors », avec des similitudes frappantes dans l'écriture. Les exemples sont ainsi nombreux de phrases rédigées au présent de l'impréatif et à la première personne du pluriel, phrases qui introduisent une rupture dans le discours, interrompent brusquement la polémique, et réduisent ainsi la portée critique du propos. Lucien Dubech, encore, après les réflexions déjà évoquées sur les évolutions inéluctables du sport et de l'Olympisme, écrit : « Finissons par une note gaie ». S'ensuit une anecdote sur les déboires d'un coureur italien, où le journaliste rapporte les propos blagueurs des coéquipiers du transalpin : « *Ha gambe, ma non ha testa*¹⁰² ! ». De même, immédiatement à la suite d'une remarque sur la force de la propagande qui conduit tant d'Allemands dans les travées du stade olympique, Dubech tranche dans le vif et s'exclame « occupons-nous de sport », avant de souligner l'âpreté de la lutte que se livrent les plus grands champions dans les épreuves d'athlétisme¹⁰³. Jacques Goddet, après avoir asséné que « les Jeux olympiques ont quitté le bon chemin », enchaîne sur un mode beaucoup plus positif : « Abandonnons-nous donc au spectacle. Il en vaut la peine.¹⁰⁴ » Robert Perrier, enfin, est sans doute le rédacteur le plus friand d'un tel procédé d'écriture. Il use à de multiples reprises de transitions abruptes entre des propos critiques et une chronique sportive beaucoup plus consensuelle. Dès le 1^{er} août, reconnaissant au passage le choix d'une certaine partialité, il recommande pour lui-même : « Faisons taire les critiques. [...] Ne voyons que la bonne face des événements¹⁰⁵. » Il récidive le 2 août en concluant à propos des manquements des pouvoirs publics français dans la prise en compte des questions sportives : « Mais passons outre. Le moraliste doit se contenter d'esquisser son thème et de laisser ensuite le pas au chroniqueur¹⁰⁶. » Le 6 août encore, le journaliste ne fait que soulever la question du professionnalisme de certains parti-

101. Dubech Lucien, « Au-dessus de la mêlée », *L'Auto*, 12 août 1936, p. 4.

102. « Il a les jambes, mais il n'a pas la tête ! » (Dubech Lucien, « Au-dessus de la mêlée », *L'Auto*, 8 août 1936, p. 4.)

103. Dubech Lucien, « Au-dessus de la mêlée », *L'Auto*, 5 août 1936, p. 4.

104. Goddet Jacques, « Il manque... », *L'Auto*, 4 août 1936, p. 1.

105. Perrier Robert, « L'âge du sport », *L'Auto*, 1^{er} août 1936, p. 1.

106. Perrier Robert, « La prestigieuse journée », *L'Auto*, 2 août 1936, p. 1.

cipants aux Jeux, puis stoppe son raisonnement : « Mais n'abandonons pas ce sujet brûlant¹⁰⁷. » La volonté est ici manifeste de ne pas s'appesantir, de ne pas se départir de la légèreté de ton évoquée plus haut. Confronté dans ses recherches aux mêmes observations, Timothée Jobert évoque « une tendance [...] à la rétention de tout ce qui n'appartient pas à la sphère sportive » et cite un article paru dans *L'Auto* en septembre 1935, qui suggère que les « tics » d'écriture mis à jour – emploi de l'impératif et de la première personne du pluriel – sont des procédés déjà éprouvés avant l'été 1936 : « Nous sommes entre gens de sport. Parlons de sport.¹⁰⁸ » À Berlin, fuyant rapidement les sujets trop « lourds », refusant le rôle de censeurs, évitant d'aller trop avant dans la remise en cause de la fête olympique, les « ténors » relèguent la critique à la marge de leurs discours, comme pour signifier que l'essentiel est ailleurs, dans le stade.

Il est vrai au demeurant que le discours des journalistes les plus en vue, au-delà de ses particularités, est aussi largement consacré à la célébration des Jeux olympiques et des prouesses des athlètes. Aussi spécifiques que soient leurs productions par la forme ou les sujets traités, elles ont aussi en commun avec l'ensemble des articles du corpus l'expression d'un goût illimité pour le sport, de la croyance dans ses vertus et de la reconnaissance de sa dimension esthétique. Comme leurs confrères, et plus longuement encore, Goddet, Perrier et Dubech se réjouissent des exploits de quelques champions français, s'inquiètent de la médiocrité des résultats d'ensemble de la délégation nationale, se passionnent pour les techniques de préparation américaine, nippone ou allemande, et disent leur admiration pour la foulée incomparable de Jesse Owens¹⁰⁹. Sans doute cet enthousiasme partagé pour le fait sportif constitue-t-il aussi l'une des voies par lesquelles le discours du quotidien conserve une ligne directrice.

107. Perrier Robert, « De l'émouvant tournoi de fleuret au médiocre tournoi de football », *L'Auto*, 7 août 1936, p. 5.

108. Musnik Bernard, « Joe Louis vainqueur par KO », *L'Auto*, 26 septembre 1935, cité par Jobert Timothée, « L'ambassadeur de Harlem et le représentant d'Hitler au Yankee stadium de New York... », art. cit., p. 309.

109. Au-delà de propos discriminatoires sur les qualités « naturelles » du Noir américain, qui mériteraient une analyse détaillée.

Conclusion

Le 16 octobre 1900, dans son tout premier numéro, *L'Auto* clame son ambition de « chanter chaque jour la gloire des athlètes » et se donne une règle de conduite on ne peut plus claire en stipulant qu'il ne serait « jamais question de politique » dans ses colonnes¹¹⁰. À l'été 1936, de telles positions sont mises à l'épreuve : devenu premier quotidien sportif national (ses ventes oscillent alors, en fonction de l'actualité, entre 300 000 et 700 000 numéros), le journal est en effet confronté avec les Jeux de Berlin à un événement dont l'ampleur et la portée sportive sont inédites, mais qui est aussi le plus marqué de l'entre-deux-guerres au plan idéologique.

Si l'on considère parfois que la dénonciation des Jeux nazis domine la réaction de *L'Auto*, une analyse des articles publiés par ses envoyés spéciaux au cours de la quinzaine olympique aboutit à des résultats plus nuancés. Certes, une dimension critique peut bel et bien être mise à jour dans le discours. Toutefois, celle-ci est globalement assez modérée, et qui plus est contredite ici et là par des remarques admiratives à l'adresse de l'organisation (surtout) ou des performances sportives allemandes. Plus généralement, les marques de scepticisme ou de polémique sont habilement mêlées à un ensemble où domine une lecture strictement sportive des événements, de sorte que les ambivalences sont largement atténuées. Après coup, les lignes du quotidien ne sont guère bousculées.

Le refus des journalistes de s'engager véritablement dans le débat politique traduit certainement une volonté de fidélité à la vocation originelle du titre, en même temps que le souci de répondre aux attentes d'un lectorat avant tout passionné de sport et attaché au contenu traditionnel de *L'Auto*. Cependant, au-delà des stratégies identitaires et commerciales, la réserve des journalistes à l'égard de l'Allemagne nazie et des processus à l'œuvre en 1936 interroge. Peut-être la croyance dans la neutralité du sport, affichée par tous les rédacteurs, s'exprime-t-elle pour certains de bonne foi et explique-t-elle leur retenue ? Sans doute également, puisqu'une forme de fascination est palpable dans les textes, faut-il croire que les articles rédigés depuis Berlin, au cœur de la manifestation olympique, donnent à voir au chercheur d'aujourd'hui les effets les plus immédiats de la propagande hitlérienne. De toute évidence,

110. *L'Auto*, 16 octobre 1900, cité par Tétart Philippe, « De la balle à la plume. La première médiatisation des passions sportives (1854-1939) », art. cit., p. 303.

on est parvenu à créer des images, des « visuels » (la foule massée dans le stade, les enfants dansant lors des cérémonies), qui frappent les journalistes présents et imprègnent leurs écrits.

Au-delà des observations, et en l'absence d'autres sources que le corpus de presse, l'interprétation des faits doit s'en tenir au stade des hypothèses. Il reste que cette étude révèle la maîtrise avec laquelle *L'Auto* aborde les grandes manifestations sportives dès les années 1930, maîtrise qui lui permet dans le cas des Jeux de Berlin de composer avec le caractère très spécifique (on dirait aujourd'hui « explosif ») de l'événement. La couverture des Jeux s'effectue à travers la mise en place d'un arsenal médiatique important et déjà bien rodé (envoyés spéciaux, liaisons téléphoniques). On observe un parfait contrôle du partage des tâches entre les différentes plumes, de l'agencement de l'information dans le journal et du contenu même des discours, ciselés pour atteindre une forme générale consensuelle, qui sert l'actualité, mais aussi le journal lui-même et ses lecteurs. *L'Auto* affiche ici une forme d'expertise qui préfigure les principes et techniques de couverture des grandes manifestations sportives du second vingtième siècle.